L'Ancien Testament étudié dans son contexte

Sous ce titre, HOKHMA vous propose une série d'articles de M. Kenneth KITCHEN, professeur à l'Université de Liverpool. Ils traiteront de la composition des différents livres de l'Ancien Testament. La position présentée ne manquera pas de paraître insolite au lecteur, en particulier l'absence de référence aux grands « Alt-Testamentler », qui ne doit pas être comprise comme le signe d'une ignorance de l'auteur, mais plutôt comme celui d'une conception très différente de la formation de l'Ancien Testament. Le texte de cet article, déjà si dense, aurait été terriblement alourdi par de constantes références aux autres hypothèses, par ailleurs abondamment représentées dans nos facultés francophones. Les nombreuses notes en bas de page permettront à chacun de vérifier le bien-fondé de la position de M. Kitchen.

Des origines à la veille de l'exode : la Genèse

par K. A. KITCHEN

Cette série d'articles, dont voici le premier, a pour but de présenter les livres de l'AT dans le contexte du monde dans lequel ils ont été écrits, c'est-à-dire du Proche-Orient ancien. C'est le monde des Hébreux du XX^e au IV^e siècles avant J.-C. (et non celui qui est créé de toutes pièces par les hypothèses invérifiables avancées entre le XVII^e et le XX^e siècles de notre ère) qui doit fournir des critères d'étude à la fois tangibles, vérifiables et appropriés de l'AT et à son contenu.

Nous devons prendre l'AT tel qu'il existe actuellement car c'est le seul AT dont nous disposons. Les reconstructions théoriques qui ne peuvent être prouvées par des preuves externes sont *ipso facto* des créations de notre imagination. On ne peut donc les préférer aux documents existants qui sont à notre disposition.

Nous croyons nécessaire de préciser encore que les développements qui suivent ne sont que des esquisses. Il faudrait en effet des volumes entiers et non de simples articles pour présenter une étude complète d'un sujet aussi complexe.

I. Structure de la Genèse

La forme littéraire de ce livre est facile à discerner : elle est caractérisée par une introduction, puis par dix sections qui ont le même titre. Elle peut être résumée de la manière suivante.

1. Au commencement, 1. 1 - 2. 3.
Esquisse globale de la création, jusqu'à celle de l'homme et du repos.
2. *Succession* des cieux et de la terre, 2. 4 - 4. 26.
Narration et descendants d'Adam.
3. « Livre » de la *succession* d'Adam, 5. 1 - 6. 8. Généalogie.
4. *Succession* de Noé, 6. 9 - 9. 29.
Les trois fils de Noé. Récit du jugement par le déluge.
5. *Succession* des fils de Noé, 10. 1 - 11. 9.
Généalogies (« Table des Nations ») et histoire de Babel.
6. *Succession* de Sem, 11. 10-26. Généalogie : de Sem à Térach.
7. *Succession* de Térach (11. 27-32) et en particulier Abram (12-25).
8. *Succession* d'Ismael, fils d'Abram, 25. 12-18. Sa vie, ses fils, leur habitat.
9. *Succession* d'Isaac, fils d'Abraham, 25. 19 - 35. 29.
Histoire d'Isaac et de ses fils.
10. *Succession* d'Esau (Edom), 36. 1-43. Généalogies et remarques au sujet d'Esau et des gens de Séir. ¹
11. *Succession* de Jacob, 37. 2 - 50. 26. Histoire de Joseph et de ses frères : Israël en Egypte.

¹ Genèse 37. 1 met simplement le chapitre 36 entre parenthèses, reprenant la narration à 35. 29.

Ce plan n'est pas une découverte moderne, mais il est visible à quiconque parcourt la Genèse. C'est l'œuvre du rédacteur final de ce livre, tel que nous le possédons. L'arrière-fond de ce plan sera examiné plus bas (dernière partie de l'étude sur la Genèse).

II. Contenu et formation de la Genèse

Alors que les détails narratifs et généalogiques de tout le livre forment un tout, il est aussi possible (à la lumière d'une tradition biblique postérieure qui voit l'origine d'Israël dans Abraham - Isaac - Jacob) de trouver deux parties dans la Genèse, les « traditions primitives » (1. 1 - 11. 26, cf. section 1-6, p. 17) et les traditions patriarcales (11. 27 - 50. 26).

a) Les traditions « primitives »

Dans 1.1-11.26, tout précède chronologiquement Abraham². Puisqu'il venait de Mésopotamie (de Ur à Charan, puis à l'ouest), les « sources » originales de cet ensemble de traditions peuvent être venues avec lui et avoir trouvé leur origine en Mésopotamie. Il semble bien en être ainsi, si l'on tient compte des données du Proche-Orient qui sont actuellement à notre disposition.

Il y a deux aspects à cet « arrière-plan » ou « contexte » : Dans Genèse 1-11, on trouve premièrement des traits particuliers et des épisodes déterminés, et secondement la tradition primitive en tant qu'unité. Un troisième aspect concerne non le contenu, mais le style et la composition.

i) *Traits particuliers des traditions primitives.* Tout d'abord, la *création*. Le thème général de la création, tout particulièrement en tant que résultat d'une intervention divine est si courant que seule une délimitation de caractéristiques communes très précise permettrait de relier Genèse 1-2 à d'autres récits. Pour cette raison, les essais faits dans le passé pour établir un rapport précis entre la Genèse et les récits babyloniens, tel que Enuma Elish ont dû être abandonnés : le contenu, le but, la théologie et la phi-

² A part certains éléments réputés « postmosaïques » (PCI, voir liste des abréviations à la fin de l'article) ou des additions supprimées à la « Table des Nations » de Genèse 10.

lologie sont essentiellement différents et il n'y a pas de lien certain ³.

Deuxièmement, le *Déluge* en tant que punition. La Mésopotamie a fourni plusieurs versions de ce récit ⁴. Le mieux connu est le récit qui fait partie de l'histoire de Gilgamesh, probablement composé au 12^e ou 11^e siècle av. J.-C. ⁵ (les textes que nous en avons sont de beaucoup postérieurs). Mais ce récit spécial du Déluge a en réalité été tiré d'une autre histoire dont il dérive, l'histoire de Atra-hasis qui date du 18^e siècle av. J.-C. environ. Depuis 1600 av. J.-C., on trouve encore un récit postérieur du Déluge, d'origine sumérienne, moins développé. Ces documents mésopotamiens, de dates diverses, se ressemblent : le Déluge en tant que punition, l'emploi d'un bateau pour sauver une famille, des oiseaux pour découvrir si la terre est sèche, etc. Cependant, il y a aussi un bon nombre de différences : théologiques (poly- et monothéiste), la raison de la punition (dans la Genèse, le péché ; simple irritation (bruit) en Mésopotamie), les modèles de bateau et le genre des oiseaux (ces derniers sont absents dans les textes sumériens). Il en résulte, en ce qui concerne la Genèse et les autres récits, que l'on peut déduire que (au début du 2^e millénaire av. J.-C.), les différents peuples de Mésopotamie — Sumériens, Babyloniens, Sémites de l'ouest (Amorites et ancêtres d'Abraham) — avaient déjà différentes traditions relatives à des sujets primitifs d'intérêt commun, tel que le Déluge en tant que punition divine. Nous trouvons ici des traditions parallèles qui semblent remonter à un événement ancien commun.

C'est maintenant qu'il faut mentionner un autre aspect des données mésopotamiennes : la Liste Royale Sumérienne et les traditions qui s'y rattachent. Dans sa forme originale, ce document a probablement été composé vers 2000 av. J.-C. (III^e dynastie d'Ur) ; sous cette forme, il commençait probablement par une référence au Déluge ⁶, puis continuait par une longue liste de dynasties jusqu'à

³ Une étude excellente de ce problème (avec traduction des textes babyloniens) est celle de A. Heidel, *The Babylonian Genesis* (Université de Chicago 1951 et réimpression) ; cf. AO/OT, pp. 87-90 et références.

⁴ Ils ont tous été réunis et édités par W. G. Lambert, A. R. Millard, M. Civil, dans *Atra-hasis, The Babylonian Story of the Flood* (Clarendon Oxford 1969) à l'exception du récit de Gilgamesh, au sujet duquel on peut consulter A. Heidel, *The Gilgamesh Epic and Old Testament Parallels* (University of Chicago Press, Chicago, 1951 and reprint), avec discussion et traduction.

⁵ Cf. Lambert, JTS 16 (1965), pp. 291-292.

⁶ Si l'on suit une suggestion de Lambert et Millard dans *Atra-hasis*, p. 16, concernant l'usage parallèle d'une liste royale pour la cité de Lagash.

Ur III et, dans une édition postérieure, jusqu'à celle de Isin (20-19e s. av. J.-C.). Dans sa forme finale plus élaborée, la Liste Royale Sumérienne comprend d'abord une section relative aux rois et aux dynasties d'avant le Déluge, puis le Déluge, puis enfin, comme auparavant, une longue liste de dynasties postdiluviennes ; ce texte complet et définitif date également du 20-19e s. av. J.-C. ⁷ L'importance de ce document pour nous, c'est qu'il manifeste la conviction des Suméro-Babyloniens qu'un déluge bien précis a interrompu un jour le déroulement de leur histoire à ses débuts, et qu'il a été *ipso facto* un événement historique dont ils ont tenu compte. Dans ces conditions, cet événement dont parle la Genèse et ces récits appartiennent à la « proto-histoire ». Ce n'est pas simplement un mythe.

Troisièmement, l'emploi de *listes généalogiques* (avec ou sans dates) comme dans Gen. 5 ; 10 ; 11. Des listes royales, établies pour différents motifs, en partie généalogiques, sont largement répandues dans le Moyen-Orient ancien, avec ou sans indication des règnes et de la longévité. Il en est de même pour l'Égypte, et les Hittites (listes principalement culturelles), ainsi que pour les listes royales sumériennes, babyloniennes et assyriennes ⁸. De plus, certaines de ces listes ne sont pas continues, phénomène qui leur est commun avec Gen. 5 et 11 ainsi que d'autres généalogies bibliques ⁹. La Liste Royale Sumérienne et la Genèse ont

⁷ Edition standard, T. Jacobsen, *The Sumerian King List* (University of Chicago Press, Chicago, 1939 et réimpression) ; texte et traduction pp. 70-71 ss. Pour d'autres références et remarques relatives à ce document, cf. Lambert et Millard, op. cit. pp. 15 ss, 25. Il faut remarquer que la longue liste des dynasties dans la Liste Royale Sumérienne n'est pas continue, historiquement parlant, mais contient des rois et des dynasties contemporains qui ont été ajoutés par le compilateur. Pour cette raison, et à cause des règnes « enflés » ou omis, on ne peut utiliser ce document pour calculer les dates du Déluge.

⁸ Pour une synopse de dates prises dans les listes égyptiennes, cf. Sir A. H. Gardiner *Egypt of the Pharaohs* (Clarendon, Oxford, 1961, pp. 429 ss, *Dynasties de dieux et de demi-dieux avant la 1re dynastie*, cf. pp. 420-422). Citations de listes d'offrandes royales hittites, cf. AO/OT p. 36, n. 4. Pour d'autres listes mésopotamiennes, cf. ANET, pp. 265 s, 271 ss ; I. J. Gelb, JNES 13 (1954), pp. 209-230. Ugarit, cf. AO/OT, p. 44, n. 47 au milieu.

⁹ Sur ce point, cf. AO/OT, pp. 36-39, et Kitchen, « *Myth and the Old Testament* » section III (f), i (TSFB 44 (1966), or Symposium Issue). On fait parfois remarquer que les listes du Moyen-Orient avec chronologies interrompues (p. ex. liste royale d'Abidos en Égypte) ne comprennent pas de dates pour les règnes ou la longévité des rois. En conséquence, elles ne permettraient pas d'établir un parallèle entre elles et Genèse 5 et 11, qui possèdent de telles dates. Cependant, cette objection ne tient pas. Il est impossible d'employer la Liste Royale Sumérienne en tant que liste continue (en dépit de sa forme extérieure), parce que l'on sait

en commun un autre élément : la longévité de ceux qui vivaient avant le Déluge, et la durée des vies et des règnes, considérable quoique déclinante, après le Déluge. Cela témoigne donc de nouveau d'une tradition commune dans deux formes (sumérienne et sémitique occidentale primitive). Comme on l'a déjà remarqué ailleurs ¹⁰, ces chiffres élevés n'ont aucun rapport avec l'historicité possible des noms auxquels ils sont rattachés.

Une autre catégorie d'indications fournies par l'arrière-plan proche-oriental a trait aux généalogies. Il s'agit de l'entrelacement des traditions généalogiques des familles amorites ou sémitiques de l'Ouest en Mésopotamie qui devinrent chefs de Babylone et d'Assyrie au 19^e s. av. J.-C. — les dynasties d'Hammourabi et de Shamshi-Adad I ¹¹. La signification principale de ces données est de deux natures : c'est la preuve directe que les familles sémitiques de l'ouest ont, en Mésopotamie et à l'âge patriarcal, pu maintenir leurs propres traditions généalogiques, qui remontaient dans le temps ¹². De plus, cela manifeste des traits (les noms donnés aux groupes p. ex.) qui rappellent Gen. 10 et 11 ¹³. Dans ce cas, les données généalogiques de Gen. 10-11 seraient une table d'ancêtres (Ahnentafel) d'Abraham comme la tablette BM. 80 328 l'est pour le troisième successeur d'Hammourabi et comme les sections initiales de la liste royale assyrienne le sont pour Shamsi-Adad ¹⁴.

qu'elle omet certains rois ou dynasties et qu'elle mentionne des contemporains en succession (comme s'ils se succédaient en réalité). Cependant, cette même liste donne constamment des dates pour les rois ou les dynasties. La présence de dates ne garantit pas la continuité. Elles ne sont qu'un élément de plus dont il faut tenir compte dans ces documents.

¹⁰ Cf. AO/OT, pp. 39-41.

¹¹ Première partie de la liste royale assyrienne (Khorsabad/SDAS versions), en plus les tablettes (B. Museum) 80 328, en ce qui concerne la branche babylonienne; cf. J. J. Finkelstein, JCS 20 (1966) pp. 95-118 et A. Malamat, JAOS 88 (1968), pp. 163-173.

¹² Cf. les calculs de Finkelstein (en comptant quinze ans par « titulaire ») qui donnent au moins 400 ans (Op. cit., pp. 109-110).

¹³ Ainsi, en Genèse 10, les descendants de Sem, Cham et Japhet incluent des noms qui sont des éponymes de peuples : Cush (Nubie), Mizraïm (Égypte), Canaan, Sidon, etc., et qui sont caractérisés comme des « familles... selon leurs générations, selon leurs nations » (cf. Gen. 10. 32; cf. v. 5, 20, 31). De même la descendance de Sem (Gen. 11) inclut les descendants dont les noms sont ceux d'individus et de lieux (qui ont pris leurs noms ?), p. ex. Serug, Nachor, Térach; cf. Malamat, op. cit. p. 166 et n. 13. Des noms comprenant des tribus, des peuples et des lieux apparaissent aussi dans les listes d'ancêtres d'Hammourabi et de Shamshi-Adad I (ibid. p. 165, et Finkelstein, pp. 97 s, 101 s, etc.)

¹⁴ En contraste avec Malamat qui considère la série des généalogies bibliques de Sem à Saül et David comme une liste d'an-

Quatrièmement, un regard à trois autres traits de Gen. 1-11 : en ce qui concerne la chute, on ne trouve aucun parallèle ancien direct ; et la mythologie proche-orientale ne nous fournit aucun parallèle véritable¹⁵. Les « Fils de Dieu » de Gen. 6. 1-4 étaient probablement d'anciens « rois sacrés » et des chefs se rendant coupables de polygamie pour satisfaire leurs passions et donnant libre cours au mal sur la terre¹⁶. En ce qui concerne la confusion des langues (Babel), on a suggéré l'existence d'une tradition sumérienne partiellement parallèle¹⁷.

ii) *Caractéristiques générales de la tradition primitive.* Alors que les études vétéro-testamentaires ont porté avant tout leur attention sur des éléments particuliers, un autre facteur d'importance égale est l'existence d'un ensemble de traditions représenté à la fois dans la Genèse (en particulier Gen. 1-9) et en Mésopotamie du début du 2e millénaire av. J.-C. — élément dont on est devenu conscient ces dernières années seulement¹⁸. C'est ainsi que l'épopée d'Atrahasis mentionne la création de l'homme, la multiplication de l'espèce humaine sur la terre et l'humanité s'attirant la punition des dieux (épidémies, famine [2 fois] déluge), mais survivant grâce à une famille dans un bateau. Elle se termine aussi par le rétablissement de l'homme et de la société.

Dans Gen. 1-9, Dieu crée tout, y compris l'homme ; ce dernier se rebelle, mais il lui est permis de subsister (quoique puni) ; l'humanité se multiplie (Gen. 6. 1 ss) et s'attire la punition du Déluge par sa méchanceté. Une famille est sauvée dans un bateau, qui devra repeupler la terre. En conséquence, il y a sans aucun doute une structure commune. Cependant, il y a de nombreuses différences de

cêtres des rois d'Israël (JAOS 88 (1968), pp. 168, 173, table p. 172). Ce point de vue est juste en un sens, mais on peut encore mieux les comparer aux listes royales développées de Babylone et d'Assyrie, et non avec les séries d'ancêtres de l'ancienne Babylone/Shamshi-Adad.

¹⁵ Cf. Kitchen « *Myth and Old Testament* », section III (c) ; contre des conflits illusoire insérés parfois dans la Genèse. Cf. Ibid. III (b).

¹⁶ Cf. M. G. Kline, *Westminster Theological Journal* 24 (1962), pp. 187-204 ; Sur « nephilim » cf. Kitchen, « *Myth...* » III (d).

¹⁷ D'après S. N. Kramer, JAOS 88 (1968), pp. 108-111 ; le texte sumérien semble faire allusion à une unité de langage puis à la division, mais il n'y a pas de « Tour de Babel ». L'emploi de briques et de bitume est caractéristique de la Mésopotamie, comme le fait remarquer W. C. Kaiser NPOT, p. 58.

¹⁸ Signalé pour la première fois par W. G. Lamgert JSS 5 (1960) pp. 113-123, sp. 115, 116 ; cf. AO/OT, p. 41 (c) qui ajoute la liste royale sumérienne et plus tard A. R. Millard TB 18 (1967), pp. 5-6, 14 ss.

détails et de perspective : ce ne sont pas, en effet, des copies au carbone. Dans la Genèse, la création, le jugement et la délivrance viennent d'un seul Dieu qui maintient son propre dessein. Atrahasis mentionne une pluralité de dieux, de points de vue différents, et la délivrance de l'homme est accomplie par un dieu (Enki) qui agit en cachette en faveur de son protégé. Ici l'homme est créé simplement afin d'être l'esclave des dieux, et non à l'image même de Dieu pour exercer la domination sur toute la terre, comme c'est le cas dans la Genèse. Il n'y a pas vraiment de « chute » ou de sens du péché dans Atrahasis ; ici le crime de l'humanité consiste seulement dans le fait que le bruit qui s'en dégage trouble le sommeil reposant du dieu Enlil. C'est fondamentalement différent de la solennelle accusation de méchanceté, d'injustice, de passion, de violence et de corruption qui est cause du Déluge dans Gen. 6. 1 ss, 11-12. Ainsi, comme dans le Déluge pris en lui-même, il semble que nous ayons affaire à des traditions parallèles (et non des emprunts) au sein de la diversité des peuples qui ont un héritage commun en Mésopotamie : dans les deux cas, la création, la rupture de l'homme avec la divinité, le Déluge, et le renouveau, sont relatés dans un tout organique, mais présentés différemment par les Hébreux et par les Babyloniens.

De plus, le témoignage d'Atrahasis n'est ni fortuit ni entièrement unique. Dans la Liste Royale Sumérienne, on retrouve le même schéma fondamental : des rois (qui doivent venir après une création) qui règnent avant un déluge, puis le Déluge, puis le rétablissement de la royauté (la caractéristique des sociétés anciennes). Et l'histoire du déluge sumérien qui date d'environ 1600 av. J.-C. semble avoir comporté, lorsqu'elle était complète, la création de l'homme, une punition autre que le déluge(?), puis la discorde entre les hommes et les dieux qui aboutit au déluge, le sauvetage de l'homme dans un bateau et enfin la renaissance¹⁹. Ainsi cette tradition d'ensemble qui sous-tend la Genèse dans les chapitres 1-11, se retrouve ailleurs en Mésopotamie.

iii) *Questions de style*. Dans ce domaine, un immense champ de recherche doit encore être travaillé. Pour le moment, seules quelques observations préliminaires peuvent être risquées. Sous « mode de composition », on peut noter qu'une généalogie ou liste royale présente habituellement un plan de base très structuré, qui se répète pour chaque entrée en scène successive²⁰ ; mais chaque fois que le

¹⁹ Dernière édition par M. Civil dans Lambert et Millard, *Atrahasis*, pp. 138-145.

²⁰ Dans Genèse 5 : « A a vécu x années et a engendré B. Et A

compilateur-auteur l'a estimé nécessaire, il a inclû des notes additionnelles sur telle ou telle personne. Ainsi Gen. 5. 22-24 et 28 ss. inclû des détails sur Hénoc et Lémec en dehors de la formule habituelle ; Gen. 10. 8-12 a un passage considérable sur Nimrod et des remarques moins importantes sur d'autres (Peleg, 10. 25 ; les fils de Joktan, 10. 30). De même la Liste Royale Sumérienne parle de Dumuzi comme d'un berger. Il en est ainsi de Etana, Lugalbanda, qui sont aussi des bergers ; Dumuzi II est présenté comme un pêcheur, et d'autres comme forgerons ou prêtres, etc. Des descriptions plus longues (cf. Lémec) sont faites pour certains rois — ainsi Etana « qui monta au ciel et consolida tous les pays », Enmebaragisi qui vola Elam, Enmerkar qui construisit Uruk, et l'intéressante Madame Kubaba, « une sommelière qui consolida les fondations de (sa cité) Kish »²¹.

Bien que des sources variées (listes de dates, épopées, etc.) aient été utilisées par l'auteur de la Liste Royale Sumérienne de base, la combinaison de listes stéréotypées avec les remarques additionnelles est essentiellement son œuvre²². On peut discerner la même unité dans la Genèse sur le plan littéraire.

La combinaison de listes (ou généalogies) et de narrations — telles qu'on en trouve dans Gen. 1-11 — n'est pas inconnue dans le monde mésopotamien. Une liste ancienne des dynasties assyriennes semble avoir fait suivre l'énumération des rois antédiluviens par des récits littéraires du Déluge²³, avant d'en revenir à la longue histoire des dynasties suivant le Déluge, jusqu'à Assurbanipal du 7^e siècle av. J.-C. Au 16^e s. av. J.-C., la partie relative à la création actuellement disponible des tables postérieures sumériennes du Déluge non seulement mentionne la fondation de cités cultuelles, mais les énumère les cinq avec

vécût après avoir engendré B, y années et engendra des fils et des filles. Et tous les jours de A s'élevèrent à z années, puis il mourut. » Dans Genèse 11, on retrouve la même formule jusqu'à « filles », en omettant le total final de la durée de vie. De même dans la liste royale sumérienne, p. ex., on retrouve des formules qui se répètent. Dans la section antédiluvienne, « Dans (la cité) X, A régna y années. B régna z années... etc. (tant de rois ont régné tant d'années. Je laisse tomber le sujet X). Sa royauté sur la (cité) Y s'est poursuivie. » Le texte principal postdiluvien a une formule semblable, mais qui se termine par « (la cité) X a été détruite par les armes, sa royauté sur (la cité) Z a continué. »

²¹ Cf. traduction complète, Jacobsen, *Sumerian King List* pp. 71 ss, ou ANET, pp. 265 s.

²² Cf. Jacobsen, p. 143 et cf. pp. 142-158 en général.

²³ Cf. discussion du texte, King, *Chronicles*, II, pp. 143-145, plus le texte CT, 46, No 5, par Lambert et Millard, *Atra-hasis*, pp. 17-18 (réf. antérieures, Lambert, *JSS* 5 (1960), pp. 115, 116, et Millard, *TB* 18 (1967), p. 6.

leurs divinités, sous forme de liste²⁴. L'emploi occasionnel de chiffres dans des récits (les 120 ans de Gen. 6. 3) est à comparer avec les quarante ans de peine des dieux et les deux périodes de 1200 ans chacune de la croissance de l'humanité dans l'épopée d'Atrahasis²⁵. L'emploi de listes, de statistiques, etc. est normal dans la littérature du Proche-Orient ancien. On ne peut donc l'employer pour déterminer qui en est l'auteur ; les tentatives persistantes, dans les études vétéro-testamentaires, de séparer une telle matière en la classant sous « P » contredisent les modes anciens de composition. En conséquence, il faut les rejeter comme dénuées de sens et déplacées²⁶.

Pour en arriver finalement au *style littéraire*, on doit remarquer le style solennel, aisé et parfois répétitif de Gen. 1-11. Il faut noter l'emploi de couplets (bicola), deux phrases parallèles pour exprimer une idée. Ainsi Gen. 2. 5 contient deux couplets jumeaux :

« Aucun arbuste des champs n'était encore sur la terre et aucune herbe des champs ne germait encore ; car l'Éternel Dieu n'avait pas fait pleuvoir sur la terre et il n'y avait point d'hommes pour cultiver le sol. »

On peut retrouver des expressions parallèles de la même espèce ailleurs ; cf. Gen. 6. 5 ; 6. 11-12, entre autres. Un tel emploi de couplets se retrouve à travers toute la littérature sumérienne et acadienne (babylonienne), particulièrement dans les épopées²⁷. Cependant, c'est plus caractéristique à la fois de la littérature sémitique occidentale (y compris hébraïque et ugaritique) et égyptienne. Les éléments de style qui se répètent le plus, parfois employés pour renforcer un effet, sont un trait intermittent plus significatif que des couplets qui reviennent constamment. Gen. 7. 12-20 en est un excellent exemple : il mentionne quatre fois la progression et l'invasion des eaux du Déluge (chaque fois avec un complément différent)²⁸. Ce genre

²⁴ Civil dans Lambert et Millard, *Atra-hasis*, p. 141 : 91 ss ; cf. aussi Millard TB 18 (1967), pp. 5-6.

²⁵ Lambert et Millard, *Atra-hasis*, pp. 45, 67, 73, etc. D'autres statistiques dans cette épopée renferment des références à des purifications des 1er, 7e et 15e jours du mois (p. 57) et au calcul des mois précédant la naissance (p. 63).

²⁶ Pour des esquisses fondamentales donnant des raisons plus élaborées de rejeter des formes erronées de critique littéraire dans les études bibliques, cf. p. ex. PCI et AO/OT, pp. 112 ss, 141 ss, et S. Külling : *Zur Datierung der « Genesis-P-Stücke »*. J. H. Kok, Kampen 1964.

²⁷ On peut s'en rendre compte dans les traductions, p. ex. dans ANET, pp. 37 ss, 60 ss, mais plus clairement encore dans des éditions de textes originaux, comme *Atra-hasis*.

²⁸ Soulève l'arche du sol, l'emporte, couvre les montagnes, s'élève quinze pieds au-dessus des montagnes.

littéraire (plus une répétition générale très poussée) peut être facilement observé dans les épopées babyloniennes et sumériennes, p. ex. dans Lugalbanda (sumérien)²⁹ ou Atrahasis (babylonien)³⁰. Un tel style a dû caractériser les versions originelles des matériaux qui se trouvent dans Gen. 1-11, qu'un Abraham a apportés de Mésopotamie, où les Sémites de l'ouest ont puisé une partie de leur héritage culturel. Tous ces phénomènes de style, à la fois l'usage de couplets, usage commun à tout le Proche-Orient, et les répétitions stylistiques (dans la littérature de la Genèse et de la Mésopotamie), sont une part intégrante de l'usage littéraire du Proche-Orient et de la Bible. Découper leurs éléments en d'imaginaires sources documentaires est une perte d'énergie inutile qui produit des lambeaux de textes sans relation avec l'usage attesté dans le monde biblique.

Pour résumer ce qui concerne la période « primitive », on peut noter qu'on dit qu'Abraham est venu de Mésopotamie (Ur, Charan), événement qui remonte au début du 2e millénaire av. J.-C.³². Pendant les mille ans qui précèdent, la présence de Sémites occidentaux est attestée en Mésopotamie, en particulier pendant les derniers siècles de cette période³³. Il n'y a pas de raison de les exclure des expériences communes de la vie en Mésopotamie, ou de l'influence de la culture suméro-acadienne en Mésopotamie (p. ex. dans les méthodes de formulation de traditions communes dans diverses formes individuelles). Ainsi, on peut postuler qu'Abraham a apporté les éléments de base de Gen. 1-9 et 10-11 (l'histoire des origines et des ancêtres) à l'ouest en guise de tradition familiale.

²⁹ Par exemple lignes 70-77, 266-289 dans l'édition de C. Wilke, *Das Lugalbandaepos* (Harrasowitz, Wiesbaden 1969), etc.

³⁰ Lignes I, i, 1-6, cf. 146 ss, 176 ss; I, i, 41-46 plus I, ii, 57 ss.

³¹ Cf. PCI et AO/OT, pp. 121 ss, concernant les critères erronés de division.

³² En ce qui concerne les dates, cf. AO/OT, pp. 41-56.

³³ On trouve MAR.TU, (Amorites), dans un texte Fara; des mentions d'eux dans des textes de l'empire d'Akkad (Agade) et fréquemment pendant la troisième dynastie d'Ur; cf. J.-R. Kupper, *Les nomades en Mésopotamie au temps des rois de Mari* (Sté d'édition « Les Belles Lettres », Paris, 1957 et réimp.), pp. 150-151, et Gelb, *JCS* 15 (1961), p. 30. Des Acadiens et des Sémites de l'ouest (MAR.TU / Amorites) y sont présents aussi tôt que les Sumériens eux-mêmes (en Mésopotamie) avec des traces d'habitants plus anciens, d'origine inconnue; cf. D.O. Edzard et I.J. Gelb, *Genava* 8 (1960), pp. 241-253 et 258-271 respectivement. Il n'y a pas de preuves en ce qui concerne la suggestion de Lambert (*JTS* 16 (1965) 300) que les traditions de Mésopotamie ne se sont déplacées vers l'ouest qu'à partir de 1500 av. J.-C. Elle est établie sur des raisonnements négatifs d'une validité plus que douteuse; cf. Millard *TB* 18 (1967), p. 17 en haut.

b) Les traditions patriarcales

Pendant ces trente dernières années, un grand nombre d'études utiles ont été faites au sujet de l'époque et de l'arrière-plan des patriarches. Il est facile de les obtenir. Il n'est donc pas nécessaire de les examiner de façon détaillée dans cette étude. Un résumé succinct doit suffire ³⁴.

Au 19^e siècle ap. J.-C., des exégètes de l'AT., en l'absence de données permettant un contrôle tangible ou de critères validés par les faits, ont pu considérer les patriarches comme étant une simple rétro-projection du temps de la monarchie hébraïque. Ou alors, ils les ont réinterprétés en tant que personnifications de tribus, de divinités démythologisées et j'en passe. Cependant, une comparaison directe entre le contenu des récits patriarcaux et les données précises du monde biblique donne des résultats qui démontrent exactement le contraire : ils sont des êtres humains dont la réalité est attestée dans le temps et l'espace, et non des personnages imaginaires.

Ainsi, les noms propres sont ceux que l'on rencontre normalement (surtout au début du 2^e millénaire av. J.-C.) en tant que noms d'individus humains et non de divinités ou de tribus ³⁵. En ce qui concerne les coutumes sociales, les lois d'héritage pour les adoptés, les enfants d'une femme de chef ou d'une union de moindre importance, etc. qui apparaissent dans ces récits (Gen. 15, 16, 17, 21, 30), on en trouve la contrepartie très claire non seulement dans les tables de Nuzi, souvent citées, mais aussi dans les col-

³⁴ Des résumés utiles : NBD, pp. 68-70, 940-941; AO/OT, pp. 41-53, 153 ss (et réf., p. 41 n. 28); R. K. Harrison, *Introduction to the Old Testament* (Tyndale Press, London, 1970), pp. 105-113; C. F. Pfeiffer, *The Patriarchal Age* (Baker Book House, Michigan, 1961 et réimp.).

³⁵ C'est le cas, par exemple, pour Abraham, Isaac, Jacob/Israël, Ismaël; Levi, Zebulon, Dan, Issacar, Gad, Asher et Benjamin, plus des non-Hébreux. En ce qui concerne les structures des noms et les parallèles, cf. les données et références de AO/OT, pp. 48-49 et HMEHT, pp. 68-69. Pour Siméon (connu à Ugarit comme nom personnel), cf. rfs. pour sam'unu et sm'n dans F. Gröndahl, *Die Personennamen der Texte aus Ugarit* (Pontifical Biblical Institute, Rome, 1967), p. 194. Ruben semble être un impératif plus un complément (« Voyez un fils »); cf. d'autres noms personnels dans Gröndahl op. cit., pp. 42-43; 60-61, et H. B. Huffman, *Amorites Personal Names in the Mari Texts* (Johns Hopkins Univ. Press, Baltimore, 1965), pp. 86-87 pour Mari. Nephtali, « lutteur / le trompeur » en est un bon exemple, mais à ne pas mettre directement en parallèle. Juda demeure une forme difficile; on peut tenter de suggérer que c'est une forme imparfaite (commune dans les noms propres) mais un causatif-passif archaïque avec un nom-sujet omis (Yehuda, abrégé de Yhude-El, « Que El soit loué »).

lections de lois mésopotamiennes du 19-18e s. av. J.-C. ³⁶. Les parallèles avancés ne sont pas tous concluants ³⁷, mais ce n'est pas une excuse pour éluder soit la validité du matériel principal ou sa signification, qui est liée à la première partie du 2e millénaire av. J.-C. plutôt qu'à une date ultérieure ³⁸. L'immense étendue des voyages des patriarches,

³⁶ Cf. AO/OT, pp. 153-154, et spécialement HMEHT, pp. 70-71 avec référence non seulement aux tablettes Nuzi de Hur, mais aussi à des lois babyloniennes antérieures de Lipit-Ishtar. En ce qui concerne les enfants des servantes Bilha et Zilpah, en tant que cohéritiers de Jacob avec les enfants de Rachel et de Léa, cf. Lois de Hammourabi, §§ 170-171 (ANET, p. 173 b), et l'admission de tout cela dans Genèse 46. 8-25, ainsi que dans les bénédictions de Genèse 49.

³⁷ Ainsi la corrélation de Speiser entre les contrats « faire passer sa femme pour sa sœur » dans Nuzi et le subterfuge du patriarche qui appelle une épouse sa sœur (cf. Speiser, *Genesis*, Doubleday, New York, 1964, pp. xl-xli, 90-94) est probablement une erreur; cf. D. Freedman, *JANES* 2 (1970), pp. 77-85. Un point d'interrogation subsiste sur la relation possible des lois hittites avec Genèse 23 (p. ex. AO/OT, pp. 154-156) à la lumière des remarques faites par H. Hoffner, *TB* 20 (1969), pp. 33-35. Ses objections relatives à l'usage des lois hittites § 46 semblent être fondées. Cela se rapporte à des dons et non à des ventes. Cependant, le § 47 b fait allusion à une vente (à « quelqu'un ») d'une pièce de terrain par un LU GIS.TUKUL. Hoffner (avec Götze) traduit ce terme par « Ouvrier », signification possible, et nie que Ephron avait ce titre. Cependant, la Genèse ne nous dit rien du statut d'Ephron (ouvrier ou autre), c'est pourquoi cette objection n'est pas nécessairement valable. Et le dernier éditeur des lois hittites emploie la traduction « Kleinbürger » = petit bourgeois, citoyen ordinaire, tout en admettant « artisan/ouvrier » (J. Friedrich, *Die Hethitischen Gesetze*, E. J. Brill, Leiden, 1959, pp. 33, 97). Il n'y a pas d'impossibilité à ce que Ephron soit l'un ou l'autre. Le rapport des lois hittites (§ 47) avec Genèse 23 repose en partie sur la question de savoir si Ephron est réellement un Hittite, question qui reste ouverte.

³⁸ Dans une malheureuse tentative de faire marche arrière dans l'étude des patriarches pour en revenir à la position du 19e siècle, J. van Seters (*JBL* 87 (1968), pp. 401-408) donne trop d'importance à l'attribution du fils de la servante à la femme du chef (cf. le contraste de son interprétation de Gen. 16. 2 et 30. 3 c et l'attribution à Zilpah et Bilha de leur propre fils dans Gen. 46). Il cite le § 146 des lois d'Hammourabi qui n'a aucun rapport (concernant des prêtresses). Sans raison, il obscurcit la portée d'une tablette Nuzi bien connue, faisant une distinction erronée entre une jeune fille et une esclave (toutes les deux *amtu/imtu*). Il cite un texte égyptien concernant une situation familiale plus complexe que celle des patriarches. Finalement, son « parallèle » de la fin de l'âge assyrien contient certainement une clause pour qu'une jeune fille puisse agir comme Hagar, mais n'a aucun rapport avec l'aspect succession-héritage de la question. Il a raison de mettre à l'épreuve la suggestion du deuxième millénaire comme arrière-plan des patriarches, mais pas de rejeter des textes valables ou d'avancer des matériaux postérieurs sans rapports avec la question. Au sujet des « servantes », cf. aussi note 36, ci-dessus, avec les lois d'Hammourabi. Un autre essai de retour en

leur activité de bergers (occasionnellement de paysans) et leur séjour dans le Néguev cadrent parfaitement avec la période en question ³⁹. Alors que les rois de Gen. 14 n'ont pas encore été identifiés dans la confusion indescriptible des dynasties du début du 2^e millénaire av. J.-C., leurs noms ont des analogies réelles dans cette période ⁴⁰ — et le groupement d'alliances de puissances en Mésopotamie aussi bien qu'en Palestine est une caractéristique particulière de cette période (env. 2000-1750 av. J.-C.) ⁴¹. La religion des patriarches (« Dieu de nos pères », etc.) trouve son meilleur contexte à cette période ⁴².

En conséquence, pour différentes raisons, on est en droit de considérer les récits patriarcaux comme d'authentiques traditions concernant des gens qui ont bel et bien existé. Aucune mention d'un patriarche biblique n'est connue dans les données du 2^e millénaire av. J.-C. qui permettrait de prouver mécaniquement leur historicité. Ce n'est ni nécessaire ni à rechercher. La même situation caractérise beaucoup d'autres personnages de l'antiquité dont l'existence historique n'est mise en doute par personne. Mais la quantité d'éléments du contexte de l'époque authentifiant les données de la Genèse, plus le contenu lui-même des histoires et la signification ultérieure de ces patriarches, se combinent pour faire de l'hypothèse qu'ils ont été des personnages réels, qui ont agi comme indiqué, la seule qui soit digne de considération sérieuse ⁴³. Donc il faut les considérer comme les ancêtres historiques d'Israël, dont les traditions familiales (Gen. 1-11) ont été transmises à leurs descendants ⁴⁴.

arrière a été suffisamment réfuté dans AO/OT, pp. 155-156, puis encore par Hoffner, TB 20 (1968), pp. 35-36, avec n. 23 (concernant Tucker et Petschow).

³⁹ Cf. AO/OT, pp. 49-50 et réf., et aussi Kitchen THB 5/6 (1960), p. 13 concernant la culture, et HMEHT, p. 73 (concernant le voyage).

⁴⁰ Cf. AO/OT, pp. 43-44 et réf. en ce qui concerne les noms des quatre rois de l'est. Parmi les quatre noms des chefs palestiniens, ceux de Bera et de Birsha sont difficiles à analyser; Shinab est probablement un Sin-ab (i), « le dieu lune est (mon) père », et Shemeber peut être Sumu-ibru/abru, « descendance puissante ». En ce qui concerne les noms « Sumu » dans les tablettes de Mari, cf. Huffmon, *Amorite personal Names...*, p. 248, et noms en -abi, p. 154 à droite; pour les noms « Sin » dans Mari, cf. J. Bottéro et A. Finet, *Archives royales de Mari XV* (répertoire analytique), Imprimerie Nationale, Paris, 1954, pp. 154 ss.

⁴¹ Un détail dont il n'a pas été suffisamment tenu compte jusqu'ici; cf. AO/OT, pp. 45 ss, avec notes 48-50; aussi HMEHT, pp. 72-73 avec note 36.

⁴² AO/OT, pp. 50-51, et réfs.

⁴³ Cf. HMEHT, pp. 63-82, spéc. (p. ex.) 73-81.

⁴⁴ Concernant la validité du tableau de filiation des tribus

Avec Joseph, la famille patriarcale cesse de voyager et vient s'installer dans le delta égyptien oriental (Gen. 37-50, spéc. 46). Et ici également le récit peut être reçu comme une tradition authentique relatant la réalité⁴⁵. Un Joseph des environs de 1700 av. J.-C. n'était qu'un des nombreux Sémites de l'ouest qui étaient en service en Egypte à la fin du Moyen Empire (surtout à la fin de la 13e dynastie)⁴⁶ et pendant la période des Hyksos. Le prix de Joseph comme esclave est la moyenne normale pour cette période⁴⁷; son rôle dans la maison de Potiphar, d'abord comme domestique, puis comme intendant, correspond à l'usage égyptien, alors que le terme « saris » donné à Potiphar devrait avoir sa signification initiale de « dignitaire » plutôt que celle d'eunuque, qui est ultérieure⁴⁸. Les noms propres, le rôle des rêves, les prisons égyptiennes (surtout du début du 2e millénaire), l'emploi de charriot, le genre des habits (lin, colliers d'or, un sceau d'Etat), le blé et les famines, tout cela correspond bien aux données égyptiennes, et en particulier à la période en question. De même, le contexte économique de l'établissement du peuple de Joseph dans le delta oriental, une contrée à exploiter et à développer, également considérée par les Egyptiens comme se prêtant à l'élevage du bétail. La durée de la vie de Joseph, 110 ans, correspond à un idéal égyptien et l'embaumement et les cercueils sont si caractéristiques qu'ils en sont presque proverbiaux aujourd'hui encore.

Depuis le moment où Joseph est en Egypte (env. 1700 av. J.-C.), jusqu'à la date probable de l'Exode (peu après 1300 av. J.-C.)⁴⁹, il faut compter à peu près 400 ans de

israélites, en partant des patriarches (en opposition à des théories récentes infondées), cf. le travail de F. D. Kidner, *The Origin of the People of Israel*, TSFB 57 (1970), pp. 3-12.

⁴⁵ Pour l'arrière-plan égyptien de Joseph, cf. J. Vergote, *Joseph en Egypte* (Publications Universitaires, Louvain, 1959) et ma publication dans JEA 47 (1961), pp. 158-164. Cf. aussi les articles « Joseph », « Asenath », « Potiphar », « Zaphnath-Paareah », etc. dans NBD; ma monographie sur : « L'Histoire de Joseph et son arrière-plan égyptien » est encore retardée.

⁴⁶ Ainsi, plutôt que seulement pendant la période Hyksos (corrigé NBD, p. 657 a § b). Le papyrus Brooklin 35.1446 mentionne sur 70 domestiques environ 40 « Asiatiques » (en réalité Sémites) dans une grande maison égyptienne du milieu de la XIIIe dynastie. Cf. Kitchen THB 2 (1957), pp. 1-2 et pour de plus amples détails, cf. G. Posenor, Syria 134 (1957), pp. 145-163.

⁴⁷ Cf. AO/OT, pp. 52-53.

⁴⁸ Sur « saris », cf. AO/OT, pp. 165-166, à la suite de JEA 47 (1961), p. 160; le manque de preuves valables concernant les eunuques dans l'ancienne Egypte est confirmé par G. E. Kadish, *Studies in Honor of John A. Wilson* (University of Chicago Press, Chicago, 1969), avec des spéculations insoutenables sur l'origine de l'histoire de Joseph.

⁴⁹ Pour une date d'environ 1290-1280 av. J.-C. (dépendant de

transmission de traditions primitives et patriarcales. Cela aurait pu se faire oralement, et cela s'est certainement produit ainsi si l'on accepte l'existence historique des patriarches et des Hébreux en Egypte (environ 1700 à 1300 av. J.-C.). Mais cette transmission n'est pas nécessairement exclusivement orale. Car Joseph, en tant qu'intendant d'une maison importante, puis ministre d'Etat, a dû nécessairement entrer en contact étroit avec des documents et des registres, et dans ce cas, avec des scribes égyptiens employant des écritures hiéroglyphique et hiératique (cursive), qui ont été tout d'abord ses collègues puis ses subordonnés. Nous savons que des Sémites, dans l'Egypte des 12 et 13e dynasties (env. 1991-1633) sont mentionnés dans des documents administratifs officiels ainsi que sur des monuments familiaux privés⁵⁰. A la veille du régime Hyksos et pendant toute sa durée, nous trouvons des Sémites, petits princes et magistrats, dont les noms sont inscrits en hiéroglyphes sur des sceaux-scarabées et d'autres documents⁵¹. Dans un tel contexte, Joseph aurait pu faire de même. Mais je pense

l'avènement de Ramsès II en 1304 ou 1290 av. J.-C.), voir le survol de l'Exode et de la Conquête dans AO/OT, pp. 57-75. Un essai récent d'en revenir au 15e siècle pour l'Exode par L. T. Wood (NPOT, pp. 66-87) est vicié par une prise en considération inadéquate des données bibliques, une évaluation fautive de certaines données extra-bibliques et une totale omission d'autres données. Ainsi il prend de Rea et Archer la suggestion infondée qui voudrait qu'un des rois Hyksos ait pu être appelé Ramsès, longtemps avant la 19e dynastie; en ce qui concerne les noms de rois et de chefs Hyksos, les monuments et les scarabées fournissent beaucoup de données, mais aucun Ramsès. Le nom de Ra ou Re apparaît dans leurs noms de trônes parce que c'était l'usage courant pour tous les rois d'Egypte dès la VIe dynastie. Le dieu Seth n'est pas simplement une « divinité Hyksos », mais un dieu égyptien très ancien, qui remonte aussi loin que l'Ancien Empire (H. te Velde, *Seth, God of Confusion*, Brill Leiden, 1967), identifié par les Hyksos avec leur propre dieu du temps, et pris entre autres par les Egyptiens comme représentant des terres et des divinités étrangères. Quant à des données importantes négligées totalement, Wood ne fait aucun usage de données relatives aux guerres de Ramsès II en Moab et à Seir (Edom) au 13e siècle, où se trouve la mention explicite de Dibon et d'un « Bute-ret dans le Pays de Moab » dans une grande scène du temple de Luxor (que j'ai publiée dans JEA 50 (1964), pp. 47-70, pls. III-VI, spéc. pp. 50, 53, 55, 63-70 et pl. III). Ce n'est pas conforme à la réalité que les troupes de Ramsès fassent campagne dans la région de Dibon, dans une région déjà occupée par les gens de Ruben, comme l'exigerait un Exode du 15e siècle av. J.-C.

⁵⁰ En plus du papyrus Brooklin 35.1446, il y a encore les papyrus de Illahum. Pour ceux-ci, et pour des mentions sur des stèles privées, cf. Posener, *Syria* 34 (1957), pp. 145-163, plus la stèle Liverpool E.30 (Kitchen JEA 47 (1961), pp. 13, 15-16, 17-18; date de la XIIIe dynastie, JEA 48 (1962), pp. 159-160.

⁵¹ Des chefs comme les « gouverneurs étrangers » Anath-har, Semqen, User-Anath, et un magistrat comme le chancelier Hur.

que, pour des raisons familiales, il faut envisager un autre moyen que les hiéroglyphes. C'est presque certainement pendant le moyen âge du bronze en Palestine que l'alphabet linéaire des Sémites de l'ouest a été inventé, à peu près vers le 18^e siècle av. J.-C., au temps de Jacob et de Joseph⁵². Dans cette écriture de 27 lettres-consonnes et dans son propre dialecte sémitique d'ouest, Joseph n'aurait eu aucune difficulté à écrire (ou à faire écrire) un ensemble de matières traditionnelles, qui aurait été conservé et occasionnellement recopié, dans le même langage et dans l'écriture alphabétique évoluée, par ses descendants.

Finalement, il faut noter que l'idée d'une famille ou d'un groupe en Egypte, ayant et conservant de tels documents, n'est pas exceptionnelle. L'Egypte a produit plusieurs généalogies familiales qui couvrent des périodes allant d'une durée d'environ 300-400 ans jusqu'à 1300 ans. La fameuse inscription de Moïse (« Mes ») contient de longs procès, avec l'emploi d'anciens documents, concernant la propriété d'un terrain donné vers 1550 av. J.-C. ; le cas commençant au 14^e siècle et se terminant vers 1250, à l'époque de Moïse⁵³. Comme tous ces documents sont relatifs à des individus officiels ou privés, conserver des archives familiales n'est pas réservé à la royauté. Bien plus, l'existence des généalogies ancestrales des tribus d'Israël depuis les fils de Jacob, montre clairement (en ce qui concerne les généalogies) que les Hébreux ont accumulé en Egypte toute une série de traditions telles qu'elles sont préservées, dans une certaine mesure, dans 1 Chron. 2 ss⁵⁴. A moins qu'elles n'aient été pure invention — une telle supposition n'a

⁵² En ce qui concerne le plus ancien alphabet sémitique de l'ouest, dont le meilleur exemple sont les inscriptions « proto-sinaïtiques » de 1550-1450 av. J.-C., cf. W. F. Albright, *The Proto Sinaïtic Inscriptions and their Decipherment* (Harvard Univ. Press, Cambridge Mass., 1966). Il date un tesson inscrit de Gezer du 17^e siècle av. J.-C. (p. 10) ; il avance la supposition (p. 15) que l'alphabet peut remonter aussi haut que la 12^e dynastie (c'est-à-dire environ 1991-1786 av. J.-C.). Pour la possibilité de l'invention de cet alphabet, certainement avant 1500 av. J.-C., cf. Kitchen, dans : M. Liverani (ed.), *La Siria nel Tardo Bronzo* (Centro per le Antichità..., Rome, 1969), pp. 85-87.

⁵³ Pour de telles généalogies, cf. Kitchen, THB 5/6 (1960), pp. 14-17, d'où celle d'Ukhhoteb est citée par R. K. Harrison, *Introduction to the Old Testament* (Tyndale Press, London, 1970), pp. 173-174. La période de 300 ans de la concession à Moïse (ou « Mes ») avec les procès se déroule parallèlement à une bonne partie de la période qui sépare Joseph de Moïse. Pour ce texte, cf. Kitchen, op. cit. pp. 17-18 ; édition complète, A. H. Gardiner, « *The Inscriptions of Mes in Sethe* » Untersuchungen IV Hinrichs, Leipzig (1905), et nouvelle édition avec la tombe en entier, G. A. Gaballa, *Tomb-Chapel of Mose*, en préparation.

⁵⁴ Pour leur usage pendant la période de Jacob à Moïse et Josué, cf. AO/OT, p. 55, § 3.

aucune garantie — elles constituent une preuve directe et limitée de la transmission dont il est question ici (bien qu'elles ne permettent pas de trancher la question du mode de transmission, écrit ou oral). Quant à l'auteur de la Genèse, on ne peut trouver dans le livre lui-même aucune affirmation définitive. Le dernier élément clairement datable⁵⁵ dans ce livre est l'emploi (par l'auteur et narrateur — et non par Joseph ou le Pharaon) du terme « pays de Ramsès » dans Gen. 47. 11. Cela nous amène à Ramsès II, constructeur de la cité Ramsès (en égyptien, Pi-Rameses) dans Ex. 1. 11⁵⁶. Dans ces conditions, ce livre est une composition datant au plus tôt de 1300 av. J.-C. env. ou d'un peu plus tard. Il contient : a) des traditions « primitives » des temps ancestraux en Mésopotamie ; b) des traditions familiales des patriarches, depuis Abraham qui partit d'Ur jusqu'à Joseph qui devint un personnage important en Egypte. Il continue par c) des données généalogiques (et peut-être d'autres encore) rattachant les tribus de 1300 av. J.-C. à leurs ancêtres, les fils de Jacob qui vécurent 400 ans plus tôt (cf. 1 Chron.).

Moïse a longtemps été considéré par la tradition judéo-chrétienne comme auteur-compileur de la Genèse, en raison de ses liens avec le reste du Pentateuque. Nous n'en avons aucune preuve ; mais il serait loin d'en être incapable, surtout si l'on considère les implications d'Ex. 2 relatives à la formation et à l'éducation de Moïse⁵⁷.

c. La Genèse en tant que livre

Pour terminer, il faut encore relever deux aspects de la Genèse : ce qu'elle accentue et ce à quoi elle vise d'une part, et sa composition telle que nous l'avons aujourd'hui d'autre part. Quant à ce qui lui paraît important et à son but, on peut brièvement suggérer ce qui suit : dans Ex. 2. 24-25, l'initiative de l'exode remonte à Dieu, qui se souvient de son alliance avec Abraham, Isaac et Jacob alors que leurs descendants peinent, malheureux, en Egypte. C'est en tant que Dieu d'Abraham, Isaac et Jacob qu'Il parle de les délivrer à Moïse (Ex. 3. 6 ss) et qu'Il choisit Moïse pour ce travail ; Moïse doit parler aux anciens d'Israël de la part du Dieu de leurs ancêtres, sur le même sujet (Ex. 3. 16 ss.). Dans Ex. 6. 2 ss., la promesse du pays

⁵⁵ Si l'on exclut la phrase « avant qu'aucun roi n'ait régné sur Israël », Gen. 36. 31 b. La date des rois subséquents reste à fixer (probablement dès Jacob) ; cf. PCI, Lecture III, Genesis (i), 5.

⁵⁶ Ramsès I régna seize mois seulement et n'a laissé ni ville connue, ni construction importante, pendant ce temps. En conséquence, on ne peut en tenir compte ici.

⁵⁷ Cf. NBD, pp. 843-845, et 343-344.

des séjours des patriarches (Canaan) est explicitement rappelée ; on y trouve d'autres allusions dans Ex. 13. 11 ; 15. 17 (poétique) et 33. 1.

Le livre de la Genèse est le pendant littéraire et explicatif de cet appel à quitter l'Égypte pour aller vers une terre promise, en accomplissement d'une promesse aux pères fondateurs des tribus hébraïques. La partie principale de l'ouvrage (les 5/6) est consacrée entièrement à Abraham, Isaac, Jacob et ses fils, et très brièvement à leurs « collatéraux », avec pour préface (1/6 - Gen. 1-11) une esquisse des origines d'Abraham et des premières relations entre Dieu et l'homme. L'esquisse du début présente l'homme comme créature de Dieu à son image, dans son monde, et désobéissant (Gen. 1-3). La relation ultérieure de l'homme avec Dieu est le récit de la foi et de l'infidélité de l'homme qui mène à la plus fameuse crise de l'antiquité lointaine, le jugement du Déluge. De l'esquisse de l'homme et de Dieu, l'attention se porte ensuite (dans Gen. 10) aux descendants de Sem, les autres branches de l'humanité étant liquidées par les généalogies de Cham et Japhet. La lignée de Sem conduit à Terach et à Abram — l'homme choisi et auquel ont été faites en premier les promesses qui seront accomplies lors de l'Exode. Ensuite, Gen. 12-50 s'occupe essentiellement de l'histoire de la famille d'Abraham, Isaac et Jacob, qui reçoivent la promesse de devenir une grande nation et la promesse du pays dans lequel ils séjournent (cf. Gen. 12. 1-3 ; 13. 14-17 ; 15. 5 ss. ; 15. 13-21 ; 17. 2 ss. ; 22. 15-18 — promesses faites à Abraham ; Gen. 26. 2-5, 24 (cf. 28. 2-4), à Isaac ; Gen. 28. 13-15 ; 35. 10-12 ; 46. 3-4, à Jacob). Beaucoup de place est consacrée aux affaires familiales des patriarches (acquérir des épouses, des fils ; héritage par droit d'aînesse) à cause de l'importance de la descendance en ligne directe. Il est significatif que peu de chose soit dit de leurs autres activités (travail quotidien de berger et de cultivateur) et de leurs relations extérieures (Gen. 14), sinon quand elles se rapportent à la préoccupation générale du livre. Les branches collatérales (ex. Ismaël, Esaü, les fils de Keturah) sont liquidées généalogiquement comme le sont les peuples de Cham et de Japhet. Deux passages très brefs vers la fin de la Genèse sont à noter. Après le récit de Jacob donnant sa bénédiction finale à ses fils, le narrateur relie allègrement les quatre siècles qui le séparent d'eux en déclarant : « Ce sont là tous ceux qui forment les douze tribus d'Israël... » (Gen. 49. 28). Par là, le livre de la Genèse apparaît comme le pédigrée des tribus d'Israël, alors qu'elles travaillent en Égypte et qu'elles sont appelées à la quitter. L'autre passage termine le livre : dans Gen. 50. 24-25, Joseph exprime

le désir que ses os soient emportés d'Égypte quand son peuple s'en ira ; il le fait jurer aux fils d'Israël. Dans Ex. 13. 19, on voit que c'est Moïse qui prend soin d'accomplir l'ordre de Joseph, en prenant ses ossements au moment de quitter l'Égypte.

En conséquence, on peut suggérer que la Genèse pourrait avoir été composée telle que nous la possédons à peu près au moment de l'Exode. Son but est de présenter la relation fondamentale de Dieu et de l'homme telle qu'on la connaît alors, de préciser les origines, l'histoire familiale appropriée (celle des pères fondateurs) et de faire une mention précise des promesses de Dieu faites aux ancêtres d'Israël. Proclamé aux tribus avant l'Exode ou en route vers le Sinaï, ce livre aurait formé une admirable déclaration au sujet de leur héritage et de leur destinée. L'homme mandaté pour les conduire au-devant de cette destinée, c'est-à-dire Moïse, semble être le plus apte à en être l'auteur. Plus tard, la Genèse devint le prologue littéraire, non pas aux événements de l'Exode (dès qu'ils furent accomplis), mais au récit littéraire de cet événement : du Sinaï, de l'accomplissement de la promesse par l'installation en Israël et de tout ce qui a suivi, historiquement et théologiquement depuis lors, dans le plan divin de salut.

Pour en finir avec le livre de la Genèse, une remarque sur sa structure définitive. Elle commence sans titre, et par une phrase adverbiale « Au commencement ». Dans l'usage hébreu post-biblique, elle est connue par les mots par lesquels elle commence : *Bereshîth* (« Au commencement »). Cette manière de faire remonte cependant au début du 2^e millénaire av. J.-C. en Mésopotamie, où des textes (surtout littéraires) sont connus par leur première ligne ou phrase, tant en sumérien qu'en babylonien. Cet usage a dû devenir commun à tout le monde sémitique ancien, hébreu, cananéen comme mésopotamien, à cause de l'influence littéraire babylonienne en Syrie dès le 18^e siècle⁵⁸. En tant qu'écrivain sémite d'un texte narratif, Moïse suivait donc l'usage habituel. Cependant, pour le reste de la Genèse, au-delà du commencement, d'autres facteurs sont repérables. Après l'esquisse fondamentale de la création, les dix sections suivantes ont chacune leur propre titre (habituellement traduit par : telles sont les générations de... »). L'emploi de titres est courant dans la littérature égyptienne. Les ouvrages y sont souvent divisés en sections, dans les écoles de scribes, suivant les séparations naturelles, marquées par l'emploi d'encre rouge pour

⁵⁸ Comme (p. ex.) à Alalakh, cf. D.J. Wisemann, *Syria* 39 (1962), pp. 180-187, spéc. 180-184 (début du 2^e millénaire).

la ligne initiale de chacune de ces sections. Dans la littérature sapientiale d'Égypte, des sous-titres ou des lignes-titres à l'intérieur sont également connus. En conséquence, il n'est peut-être pas trop osé de suggérer qu'en tant que Sémite élevé en Égypte, Moïse ait pu adapter ces usages, substituant des titres aux rubriques. On peut occasionnellement trouver des traces de passages précis de la tradition qu'il a reprise. On peut noter le titre « Livre (mieux : document, sepher) des générations... » dans Gen. 5. 1. Ceci semble bien être le titre d'un document antérieur, qui a été retenu délibérément. L'emploi de « spr », « document », « liste », dans les titres et les têtes de chapitres de listes administratives et de documents est très abondamment attesté au nord de Canaan, à Ugarit, au 14^e et 13^e siècles⁵⁹. Il peut arriver qu'une certaine entité, dans une section importante, ait aussi une « queue » (un colophon) ; cf. les conclusions intermédiaires de Gen. 10. 5, 20, 31 et la conclusion principale de Gen. 10. 32 ; Gen. 25. 16 (concluant les versets 12-16) ; Gen. 36. 19 (concluant 1-19) ; Gen. 36. 20-30 terminé par 30 b ; Gen. 36. 43 fin, qui conclut tout Gen. 36.

L'emploi de colophon à la fin d'une œuvre (d'un document ou d'une tablette), trouve son origine en Mésopotamie⁶⁰ et, de là, s'est répandu en Canaan comme cela est attesté à Ugarit⁶¹. Les colophons se trouvent aussi en Égypte⁶². Ainsi, ces phrases conclusives, en particulier en ce qui concerne la forme, étaient très employées dans le monde de Moïse, et il a pu soit les emprunter de documents existants traditionnels, soit les utiliser pour clore des sections de son œuvre, le livre que nous appelons la Genèse.

⁵⁹ Rfs. C. H. Gordon, *Ugaritic Textbook* (Pontifical Biblical Institute, Rome, 1965), p. 451, No 1793 spr, toutes refs. avec une ligne 1, plus C. Virolleaud, *Le Palais Royal d'Ugarit*, V (Imprimerie Nationale, Paris, 1965), p. 152, refs, sous spr, et p. 182 No 140, ligne 1.

⁶⁰ Détails surtout récoltés par H. Hunger, *Babylonische und assyrische Kolophone* (Kevelaer und Neukirchen-Vluyn, 1968).

⁶¹ Cf. la traduction de C. H. Gordon, *Ugaritic Literature* (Pontifical Biblical Institute, Rome, 1949), pp. 49 en haut, 83 fin. Certaines tablettes épiques commencent avec un titre-ligne pour indiquer le contenu, par exemple « Se rapportant à Keret », « Se rapportant à Aqhat », *ibid.*, pp. 67, 93.

⁶² En ce qui concerne les usages littéraires égyptiens, cf. provisoirement : J. Cerny, *Paper and Books in Ancient Egypt* (H. K. Lewis, London, 1952), spéc. pp. 24 ss.

Liste des abréviations utilisées

- ANET J.B. Pritchard (édit.) *Ancient Near Eastern Texts relating to the Old Testament* (Princeton University Press, New Jersey. 1950/55/69).
- AO/OT K. A. Kitchen, *Ancient Orient and Old Testament* (Tyndale Press, Londres, 1966).
- HMEHT K. A. Kitchen, « *Historical Method and Early Hebrew Tradition* » TB 17 (1966), pp. 63-97.
- JANES *Journal of the Ancient Near Eastern Society* (Columbia University).
- JAOS *Journal of the American Oriental Society*
- JBL *Journal of Biblical Literature*
- JCS *Journal of Cuneiform Studies*
- JEA *Journal of Egyptian Archeology*
- JSS *Journal of Semitic Studies*
- JTS *Journal of Theological Studies*, nouvelle série.
- NBD J. D. Douglas, F. F. Bruce, J. I. Packer, R. V. G. Tasker, D. J. Wisemann (éditeurs), *The New Bible Dictionary* (Inter-Varsity Press, Londres, 1962/65).
- NPOT J. B. Payne (édit.), *New Perspectives on the Old Testament* (World Books, Waco, 1970).
- PCI K. A. Kitchen, *Pentateuchal Criticism and Interpretation*, Notes, déc 1965 (TSF, Londres, 1966 et réimpr.)
- T (H) B *Tyndale (House) Bulletin*
- TSFB *Theological Students' Fellowship Bulletin*

Cet article est tiré du Bulletin de la Theological Students Fellowship (TSF : Association des Etudiants en Théologie) No 59, 1971. Il a été traduit par M. le pasteur G. Berthoud.